

Le Libertaire

TELEPHONE: 422-14

HEBDOMADAIRE

De toutes les servitudes, le salariat est la pire.

LEDRU-ROLLIN.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Révoltes d'Esclaves

L'édifice pourri de notre société craque de toutes parts ; et c'est une joie de constater ces lézards et ces fissures. Car il serait vraiment trop triste de crier sans répit aux chausses des malheureux insensés qui maçoient et embellissent avec zèle les murs de leur propre prison. Il y a aussi un certain nombre de démolisseurs et, si timide qu'il soit, leur coup de pioche est bon et salutaire.

Le mot paraîtra un peu bien fort, appliqué aux pacifiques grévistes qui, çà et là, se serrent la ceinture pour arracher à leurs patrons d'insignifiantes et problématiques brides de mieux-être. Et ils seraient tout les premiers à protester : ouvriers honnêtes, sages et dignes, leur ferons-nous l'injure de les prendre pour des révolutionnaires ?

Nous ne leur ferons pas cet honneur. Mais nous leur dirons simplement qu'il ne leur faudrait qu'un peu de logique pour le mériter.

Les employés des tramways de l'Est-Parisien se révoltent contre l'arbitraire de leur compagnie. Ils veulent que les concessions, arrachées de haute lutte, dans les dernières grèves, ne deviennent pas peu à peu lettre morte. Ils prétendent aussi jeter un regard sur leurs propres affaires et ne pas accueillir avec une reconnaissance aveugle les chiffres auxquels on daigne régler leurs comptes de retraite.

Enfin, les détracteurs impudents qui s'enorgueillissent de leur travail poussent trop loin le sans-gêne.

Ils auraient le front de leur faire endosser la responsabilité des pannes fréquentes, produites par un matériel défectueux et hors d'usage.

Parce que leur cupidité a restreint le personnel, elle souhaiterait imposer à ceux qui restent, un supplément gratuit de besogne. Cela, non plus ces éternels esclaves ne le peuvent supporter.

A Trélat, l'exploitation patronale, toujours la même dans sa diversité, essayait, pour accroître encore ses bénéfices, de réduire les minces salaires des ardoisiers. Quatre-cents braves lui répondirent en se croisant les bras : ils refusaient momentanément d'être ses actifs et dévoués chercheurs d'or.

Les campagnes elles-mêmes que l'on avait accoutumé de considérer comme les asiles inviolés de la résignation, finissent par secouer leur séculaire torpeur, et par renaitre à la vie sous l'aiguillon du besoin et de la révolte.

Ils furent près de huit cents, à la Bourse du travail de Montpellier, qui, pour se donner du cœur, se mirent à chanter l'*Internationale*, et décidèrent d'un commun accord qu'ils laisseraient la bêche en paix et le sol en friche, tant qu'on ne leur accorderait pas ce qu'ils réclamaient. Oh ! ce n'est pas grand-chose : des salaires variant entre 3 fr. 50, 4 fr. 50, 5 francs, mais ce peu, ils l'exigent. Ils entendent surtout se solidariser aussi étroitement que possible et limiter la concurrence néfaste qui rime les propriétaires les uns contre les autres : plus de renvois pour faits de grève ; plus de travail à forfait et par suite au rabais, un roulement à établir entre les syndiqués, pour l'embauchage dans les temps de morte-saison.

Malgré ses remparts de règlements draconiens, ses Biribis, ses tortures moyennageuses et ses exécutions sommaires, à la turque, l'armée archaïque, comme la glèbe et l'atelier, est bien forcée à son tour d'admettre l'heureuse brèche.

A Versailles, des soldats du génie, — toute une compagnie, — dirigeaient en bon ordre et au pas vers le champ de manœuvre, situé sur la route de Saint-Cyr, près du parc aérostique. Rien ne faisait prévoir que ces moutons moutonnants, suivant comme un seul troupeau leurs bergers et leurs chiens, avaient des dents, quelque part et s'apprétaient à les montrer.

Les voici arrivés. On leur ordonne de se mettre à l'ouvrage, car, pour le compte de l'Etat, après le fusil, c'est la pioche qu'ils doivent manier, les pauvres forçats en uniforme ! Eh quoi, ils ne bronchent ! Douze d'entre eux se détachent, en avant-garde, et déclarent qu'ils ne peuvent reprendre leur travail — un travail très pénible — tant qu'on ne leur donnera pas une nourriture meilleure et plus abondante. On leur fait des promesses dilatoires : plus tard, on verra, on en parlera aux chefs supérieurs. Mais ils connaissent l'antienne, et ils ne mordent point à l'appât. Les sergents et le capitaine usent, contre cette ténacité, toute leur salive et toute leur rhétorique. En guise de réponse, les douze porte-paroles leur

tourment le dos et s'acheminent vers le quartier. La compagnie entière s'ébranle et leur emboîte le pas.

Le plus beau c'est que, finalement, le général Boucher de Morlaincourt reconnut le bien-fondé de leurs griefs, frappa de quinze jours d'arrêts un officier coupable d'avoir montré peu d'empressement à les transmettre, et ordonna d'élargir le demi-quartier de fortes têtes, tout d'abord jetés en cellule, comme boucs émissaires.

Petite victoire, mais victoire cependant. Ne pas absorber, les yeux fermés, n'importe quel exécutable rata, c'est déjà, dans l'essentiel, stupidité du numéro-matricule, un léger réveil du moi volitif et de l'intelligence humaine.

Nous n'en apercevons pas moins les pêcheurs de mandats en eau trouble qui rôdent, tels des caïmans, autour des grèves. Et le bon patron, cette absurde chimère, nous semble voisiner de fort près avec la bonne armée, cette irréalisable utopie.

Conseillers généraux, préfets, maires, députés, ministres, et jusqu'aux simples directeurs de ministère, et jusqu'aux modestes juges de paix, tout ce monde chamarré de sinécures, dépense un zèle inouï à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, à s'interposer comme arbitres entre les ouvriers et les employeurs. Le président du tribunal tient même de la loi le pouvoir de déléguer un tiers à ce rôle, si ceux qu'ont nommés les parties n'arrivent pas à s'entendre.

Nous abandonner à ces privilégiés bien appointés, faiseurs ou exécuteurs de législations répressives, n'est-ce pas, nous qui trimons et n'avons rien, nous livrer corps et âme à l'ennemi ? La bonne volonté de ces puissants, envers nous, poussée au maximum, ne saurait franchir la limite de la pitié ou du calcul, de l'aumône ou de la concession. Mais alors, malgré leurs minauderies, ils font en réalité cause commune avec le patron. Et nous, notre intérêt véritable serait que cet inutile et oppressif intermédiaire disparût complètement. Ce n'est pas à être salariés un peu plus, que nous devons viser, mais à ne l'être plus du tout. La force du patronat consiste à nous avoir dans sa main, comme des outils, qu'il choisit ou qu'il rejette presque à sa volonté, et comme des esclaves, qu'il achète à vil prix, les maintenant toutefois dans des conditions inégales, afin qu'ils soient divisés entre eux. Nous ne serons libres que du jour où nous aurons dépossédé nos maîtres des instruments de production, pourvu toutefois que nous n'ayons pas la sottise de créer des hiérarchies et par suite des chaînes nouvelles.

L'armée n'est pas davantage susceptible de s'améliorer sérieusement : une vipère ne saurait que piquer et que mordre. Que voulez-vous qu'elle fasse de ces lebelles, qu'on la dresse avec tant de soin à manœuvrer ? Peuvent-ils avoir une autre cible que les sans-le-sou de tous les pays, d'en dedans comme d'au-delà des frontières ? Ces vastes tueries, si manifestement contraires à nos intérêts, ne peuvent se perpétuer qu'à la faveur d'une étroite discipline, où le cerveau s'écrase et s'annihile.

La libre discussion, pour l'armée, équivalait au suicide. Aussi me plait-il que le petit soldat ait eu, en passant, voix au chapitre, ne serait-ce que sur une question de menu. Pourvu, cependant, qu'il réfléchisse, que la note, c'est nous qui la réglons et que le véritable progrès serait de la déchirer et d'en jeter au feu les morceaux.

Silve.

LA CHIOURME

La société capitaliste est admirablement défendue par presque tous les pauvres, fiers de leur œuvre comme saint Labre s'enorgueillissait de sa vermine. Que les bourgeois luttent par tous les moyens, avouables ou non, pour la conservation de leurs privilèges, le maintien de ce qu'ils ont l'audace d'appeler l'ordre social, rien de plus naturel : ils sont conséquents avec leurs principes, logiques dans l'erreur. Leur proie est si savoureuse qu'ils agiraient comme des aliénés en la lâchant pour l'ombre, puisqu'ils font semblant de croire à la nécessité de leur parasitisme.

Mais ce qui me déconcerte, c'est l'aveuglement avec lequel les exploités étaient de leurs robustes épaules l'édifice monstrueux qui les écrase.

Les prêtres, hommes de ténèbres ; les magistrats, individus redoutés et redoutables ; les gouvernants, vampires des nations ; les fonctionnaires de tout emploi, de tout uniforme, paresseux, pleins de suffisance, d'orgueil et de cynisme, ces gens-là, par ignorance, par préjugé, jouent leur rôle

sans en soupçonner parfois la malfaisance, la cruauté. Leur instruction, faussée à l'origine, leur éducation viciée à la base, le milieu corrupteur dans lequel ils ont été jetés par la cécité universelle les empêchent de penser avec justesse. Leurs actes sont la conséquence de leur cécité. Ces personnes sont comme certains arbres : elles produisent des fruits vénéneux. Les humains mangent ces fruits et en meurent.

Ce qui porte ma stupéfaction au comble est le phénomène suivant, phénomène dont je sais les causes, mais qui m'effare tout de même : Le peuple ou, si vous préférez, l'individu en admiration devant un des organismes d'oppression de la bourgeoisie, ou médusé par des êtres étranges composant la chiourme.

Parce que des hommes, impulsés par l'instinct du moment, dominés par l'instinct de conservation, mus par la passion, mouvementés par de multiples influences, chez qui la raison fait entendre sa grande voix ou est quelquefois obscurcie ; parce que des citoyens, pris par la misère, la révolte, jetés dans un monde qui les broie ou s'oppose à la satisfaction de leurs besoins, de leurs désirs normaux, ou que d'autres, victimes de leur déchéance, de leurs tares ou de leur impuissance, incapables de se réaliser dans le sens de l'utile, de l'harmonie, du respect, ou ne pouvant pas tenir compte de certaines prescriptions de la loi, des conventions sociales, ou enfreignant malgré eux les lois naturelles ; parce que tous ces hommes, pour des raisons diverses, soulevés par des mobiles multiples, obéissant à leur intelligence ou entraînés par des directions contraires, les uns avec lesquels je suis et qu'on ne comprend pas, les autres rendus mauvais ou dévoyés par l'immense tourbillon des forces mauvaises ; parce que des hommes veulent se sauver en transformant l'humanité, ou que d'autres l'attristent par des actes regrettables, la bête-société, brutalement, sauvagement, les enlève de son sein ou les supprime sans réflexion.

Alors, dans le silence lourd d'angoisse de la cellule, dans le mutisme effroyable des ateliers pénitenciers, sous le regard morne et stupide des geôliers, dans une atmosphère malsaine ou affolante, avec la perspective des jours sans joie, sans variété, sans la nécessaire quiétude ou l'exercice fécond de la liberté dans le grand tout humain, dans la collectivité murmurant, pleurant, riant, hors des bastilles modernes, le supplice commence monotone, abrutissant, insoupçonné, terrible. Adieu la vie, les quelquefois bonnes caresses de la famille, le sourire de la femme aimée, les ravissantes espiègleries des enfants, les sensations, les émotions de l'au-dehors. Les prisonniers sont enterrés vivants, on songe à eux avec impuissance. Leurs souffrances sont vaguement pressenties. Leurs douleurs morales ou physiques, qui les soupçonnent dans toute leur gravité ? La société, cette infâme, se venge. De quoi et pourquoi ? Et au nom de qui ? D'elle-même, qui n'existe pas ou si affreusement.

La chiourme est sa belle et savante exécutrice. Glitée dans ses sentines, comme une araignée perfide, elle assiste à l'agonie des mouches humaines. Avec une ingéniosité extraordinaire et une quasi-impunité, elle protège la société en torturant des malheureux dignes de sympathie ou de pitié. Pour un salaire quelconque, elle incarne modestement mais fermement la loi, cette inconnue.

Dans ces tombes rectangulaires élevées soigneusement pour matérialiser l'œuvre judiciaire concrète la vindicte publique, cette folle obtuse et odieuse, la chiourme, le sabre au côté et le cerveau oblitéré, veille au nom du doctrinarisme bourgeois, pour la vengeance aux yeux sanglants, au poing assommateur, aux lèvres baveuses. La loi est satisfaite, la société a échappé à un péril mortel ; enfermés, prosternés-vous devant Thémis, cette gouge ignare, aveugle, sourde et bancale ; forçats, chair à supplice, fécondez l'humus guyanais ou calédonien.

L'homme est un loup pour l'homme. Voyez plutôt la chiourme.

Antoine Antignac.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

CONTRE LA PEINE DE MORT

Mardi soir, avait lieu à la Bourse du travail, un meeting de protestation contre « le verdict de classe » rendu par le jury de la Seine, qui, le 29 janvier, condamnait à mort l'ouvrier italien, Spano, pour avoir tué le contre-maître Macé, qui l'avait mis à la porte de l'usine Edeline, à Puteaux.

Bousquet montre que la société tout entière est basée sur le meurtre et que, par suite, elle n'a pas le droit de punir l'assassin.

Henriette Meyer raconte la démarche qu'elle fit en 1902 auprès de M. Loubet pour l'engager à faire toujours usage de son droit de grâce en faveur des condamnés à mort :

« — Oui, dit-il, la vie des Français m'est profondément chère. » Mais pour celle des indigènes de nos colonies et celle des étrangers, il demandait à faire des réserves.

Or, trois exécutions capitales avaient lieu peu après, au mépris de la parole donnée. L'orateur cite un journaliste lyonnais qui écrit : « Si Deibler se montre jamais sur une de nos places avec ses hideux bois de justice, cassons-les lui sur le dos. » Il faut agir et non parler, conclut Henriette Meyer.

Antourville dit que Spano, bien qu'il eût été toute sa vie le contraire d'un révolté, nous fait à tous honte de notre vulerie par l'énergie de sa révolte finale.

Un ouvrier qui a été sous les ordres de Macé, vient montrer quel homme était ce contre-maître et quelles avanies il faisait subir à ses subordonnés.

Un radical-socialiste de Courbevoie, qui a fait une enquête à Puteaux, dit que la semaine ayant précédé le meurtre, Spano était réduit à la plus noire misère.

Libertad déclare que l'acte de Spano, comme celui du bourreau découle de la même logique sociale : « Nous sommes tous les mêmes graines d'assassins », dit-il. Un jury ouvrier, ne vaudrait pas mieux. C'est la société tout entière qu'il faut changer.

Mme Petit s'indigne contre les femmes des jurés, du procureur général, du bourreau, de M. Loubet, qui laissent se perpétuer l'assassinat légal. Elle compte beaucoup sur les femmes pour en finir avec cet état de choses.

Beausoleil et divers autres orateurs prennent la parole contre la peine de mort.

Une pétition circule dans la salle, demandant que la peine dont a été frappé Spano, soit réduite à de justes proportions : elle se couvre de signatures.

Un ordre du jour tendant à la suppression de la peine capitale est adopté à mains levées et à l'unanimité.

UN TÉMOIGNAGE

Cité comme témoin pour notre camarade Yvetot, dans le procès du *Nouveau Manuel du Soldat*, Laurent Tailhade, retenu par un accident adressa à l'avocat d'Yvetot la lettre suivante pour être lue à l'audience :

Paris, le 30 décembre 1903.

Mon cher Yvetot,

L'état de ma santé ne me permet point d'aller, ce matin, en personne, vous offrir au Palais de Justice, le témoignage de mon estime et de mon amitié. Je traîne encore la jambe droite, à la suite d'un accident de voiture qui m'a brisé à peu près la cheville. L'irruption du froid en a si bien réveillé les douleurs que je me vois contraint de garder la chambre pendant un couple de jours.

Votre *Manuel du Soldat* vous confère l'honneur d'une poursuite que vous envieront tous les gens de cœur. Ce noble petit livre a ému la bile noire de l'ex-ministre Alexandre Millerand. Il vous a, naguère, « flétri » en des termes qui vous couvrent de gloire. Cet enrichi du socialisme, propriétaire de plusieurs maisons dans le quartier de la Santé, paraît avoir à cœur de donner une plus-value à ses immeubles en faisant incarcérer dans le voisinage les meilleurs d'entre nous. Sa colère, les lâches sottises du discours de Vierzon plaident en votre faveur plus haut que votre avocat et vos amis.

Ouvrier, ne devant qu'à vous-même votre culture intellectuelle, vous avez compris que l'armée, école de la rapine et de l'assassinat, est une survivance exécrable de temps à jamais révolus. Elle ne saurait avoir de place dans la civilisation. Le héros qui tue, le héros qui dévaste, idéal des peuples sauvages, dernier espoir du monde capitaliste, décroît peu à peu dans l'estime publique. Bientôt le massacre d'un million d'hommes n'imposera pas autrement qu'un assassinat

sur l'amour et n'ayant point d'autre raison d'être que lui, — l'union idéale que nous rêvons et que nous travaillons de toutes nos forces à rendre un jour réalisable; cette union la n'existe pas, ne peut pas exister actuellement pour la femme — ou tout au moins pour la plupart des femmes. — Car — vous le savez aussi bien que moi — il n'est guère de métiers où elle puisse même par le travail le plus acharné, subvenir complètement à ses besoins et à ceux de ses enfants. Et ce qui fait son esclavage, ce sont moins peut-être les chaînes matérielles, l'injurieux article du Code lui prescrivant l'obéissance, que la nécessité où elle se trouve, neuf fois sur dix, de recourir à un homme qui l'aide à vivre et qui souvent abuse de sa situation pour l'humilier et l'asservir. Mariage régulier, union illégitime, ou « galanterie », au fond, c'est toujours la même chose pour la femme; toujours la même situation aussi pénible qu'humiliante : livrer son corps à l'homme en échange du pain quotidien. Si l'amour se glisse au foyer, c'est par hasard et par exception.

Eh bien ! c'est là ce que nous ne voulons plus ! Et c'est pourquoi nous croyons nécessaire d'assurer, d'abord, à la femme l'indépendance économique, source des autres indépendances : physique, morale, intellectuelle.

Et pour l'assurer, cette indépendance économique, il nous faut, non seulement l'admission des femmes à tous les emplois (à elles de juger ceux qui leur conviennent) et, dans chacun de ces emplois, un salaire égal (pour un travail égal, bien entendu, nous n'avons jamais dit autre chose) à celui de l'élément masculin... mais encore ces deux conditions essentielles de liberté et de bonheur, que les bûcheurs d'idées cités oublient trop souvent de placer à la base de leurs combinaisons :

1° — La possibilité, pour chaque femme, de notre mère qu'à son gré, lorsqu'elle réunit les conditions nécessaires pour mettre au monde, sans trop en souffrir elle-même, sans compromettre ou amoindrir sa propre vie, un enfant bien constitué physiquement et moralement... et pour l'élever ensuite avec soin, avec art, comme on cultive une plante précieuse, dans une atmosphère de bien-être et de joyeuse tendresse, favorable à l'épanouissement harmonieux de sa personnalité.

2° — La juste rétribution du travail maternel. Il est odieux qu'un tel travail puisse être, pour celle qui l'accomplit, une cause d'esclavage et d'infirmité. Nous estimons que la collectivité humaine — quelles qu'en soient d'ailleurs la forme et l'organisation — a pour devoir élémentaire d'assurer la subsistance de toute femme à qui l'accomplissement de sa fonction naturelle et sociale enlève momentanément la possibilité d'exercer sans danger pour elle et pour l'enfant la profession dont elle vit. C'est là, croyons-nous, le seul moyen de sauvegarder en même temps la santé, la dignité et la sécurité des mères.

Et, pour terminer, mon cher camarade, à propos des paroles que vous me reprochez : « Ce qui manque à l'homme c'est l'éducation du cœur »... permettez-moi de vous faire remarquer, d'abord qu'elles ne sont pas de moi ; c'est une citation que je faisais ; ensuite, que le système qui consiste à isoler, pour la critiquer, une phrase faisant partie d'un tout, se rattachant à d'autres phrases qui l'expliquent et pe l'éclaircissent, est de ceux qu'un esprit libre et droit ne devrait jamais employer.

Veuillez agréer, cher camarade, mes salutations cordiales.

Nelly ROUSSEL.

ALCALA DEL VALLE

Le 25 janvier, raconte *Tierra y Libertad*, s'est tenu à Séville le conseil de guerre qui devait juger les grévistes d'Alcala del Valle, dont nous avons raconté les effroyables tortures.

Il devait être public, mais, en réalité, on n'a laissé pénétrer aucun ouvrier.

Contre huit accusés, le fiscal réclame la réclusion perpétuelle ; contre les treize autres, quatre ans de la même peine.

On leur avait donné comme défenseurs des capitaines ! (1).

Lecture est donnée de documents officiels, dans lesquels on nie que Molero ait subi la torsion des testicules, bien que le malheureux soit pâle comme un cadavre et ridé « comme un raisin sec ».

Interrogé par Miquel, colonel du génie, président du tribunal, José Jiménez déclare que ce sont les tortures qui l'ont poussé à dire, contre la vérité, au juge d'instruction, qu'il avait été sur le lieu de la scène, armé d'un fusil.

Même déclaration de la part de Salvador Molero : il décrit l'horrible torture qu'il a subie, et dit qu'il en restera châtré pour sa vie entière.

Pour le garde civil Millan, tous les accusés étaient sur le théâtre des événements en acteurs et non en spectateurs.

On lui a fait reconnaître Rodrigues, comme s'il le voyait pour la première fois, quoi qu'il le connaît de vieille date.

Le garde-civil Francisco Medina, accusait d'abord El Treinta d'avoir tiré sur le sergent ; puis, il a dit que c'était Dorado. Il a d'abord déposé que les grévistes étaient armés de bâtons ; puis, ces bâtons sont devenus des pistolets. Il avait d'abord témoigné que Maria s'y trouvait, puis qu'il n'y était point ; et, maintenant, il affirme l'y avoir vu jeter des pierres et entendu pousser des cris.

Un autre garde, Manuel Amado Sanchez, lui, comme, comme agresseurs du sergent, Rodrigo, El Treinta, Chaparro, Molero, Peluo — mais pas du tout Dorado — ; et, comme les siens propres, Aguilera, Rondino, Molero (il est à toutes les sauces), et d'autres encore.

José Sanchez Velasco, le garde qui tua Peluo, charge les accusés de délits que la grande distance ne pouvait certainement permettre de découvrir avec précision.

Les médecins militaires, Fernandez Jaro et Gasnare ont certifié, non que Molero n'avait pas été torturé — on ne le questionnait pas là dessus ! — mais qu'il n'avait pas été châtré ; et ils ont ajouté que ses souffrances pouvaient avoir une autre cause (?)

Contre les huit accusés pour lesquels il demande la réclusion perpétuelle, le fiscal réclame en outre une amende de 940 pesetas.

Quelques défenseurs demandent l'acquiescement de leurs clients, et protestent contre l'illégalité du procès, et contre le refus du juge d'instruction d'entendre les témoins.

(1) En violation du code militaire espagnol qui laisse aux accusés le choix de leurs défenseurs, civils ou militaires.

et les entraves apportées par lui à la liberté des dépositions.

Mais la plupart se contentent de réclamer une réduction de peine.

Aucun d'ailleurs ne s'élève contre les tortures qui ont été infligées aux pauvres diables !

La sentence ne sera connue que quand elle aura été approuvée par le capitaine-général.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI MATIN AU PLUS TARD.

LA GRÈVE DES VENTRES

Le Féminisme ne discute pas, c'est trop vulgaire. Certain de son fait, il affirme les plus surprenants illogismes avec une délicate assurance et cela suffit grandement à la satisfaction morale de ses adeptes. J'ai entendu dire très sérieusement, par une élégante et jolie conférencière, que la question sociale était une question d'hygiène et de salubrité. Des femmes saines, régulièrement menstruées et pourvues d'un bon estomac, peuvent changer la société de fond en comble, par la seule application d'un régime sévère dans la nutrition et le fonctionnement intestinal de leurs enfants.

C'est d'une simplicité vraiment pratique. Nos martyrs, les pendus de Chicago, les garrottés de Xérès, les torturés de Montjuich et d'Alcala del Valle, les décapités, les fusillés de tous pays, ainsi que les assommés de Lépine, n'y avaient pas songé. Que de sang épargné si l'aimable dame avait bien voulu prendre la peine de les instruire préalablement !

Il y a, chez les féministes, une telle obstination à ne pas voir les choses dans toute leur ampleur, qu'il faut presque renoncer à s'entendre jamais. Elles sont loin, d'ailleurs de s'entendre entre elles. Les unes — qu'une situation indépendante ou qu'un généreux ententeur mettent à l'abri de la prostitution infamante — voient, dans le suffrage universel, un moyen avantageux de se faire valoir et d'occuper les esprits. C'est un sentiment comparable à celui de l'actrice qui se plaît aux louanges de la presse et à la considération des foules. Les autres, plus soumises aux alternatives de la lutte pour la vie, sont légèrement teintées d'un socialisme vague qui s'étend du réformisme le plus tranquille jusqu'au romantisme révolutionnaire. Ce sont certes les plus intéressantes bien qu'elles n'y comprennent rien d'ordinaire. Instruites des inconvénients et des hontes de la politique, elles ne veulent trouver dans le suffrage universel qu'un moyen légal d'agitation et de propagande.

L'exemple des fractions socialistes révolutionnaires qui se sont suicidées par le bulletin de vote, devrait les édifier. Que reste-t-il des partis blanquistes et allemands, si puissants autrefois ? Quelques chefs sans soldats, une discipline sans principe initial, des concessions fâcheuses sans aucun résultat. C'est là le plus clair bénéfice d'une longue et laborieuse propagande électorale.

Reste l'action directe dans son application la plus caractéristique : la grève des ventres. Cela vous a un petit souffle de noire révolte qui vous fait froid dans le dos, mais en y regardant de près, cet assemblage de mots n'a rien de bien terrible. Certaines féministes l'envisagent ainsi qu'un acte d'hostilité contre l'homme. Si celui-ci ne veut pas admettre telle mesure favorable à son émancipation, la femme lui fermera son « flanc douloureux ». Je ne crois pas au succès de cette résistance qui ne tend pas moins qu'à diviser violemment la masse des exploités. Les défections nombreuses se produiraient dès la première nuit de grève et l'on constaterait avec une douce hilarité, que les irréductibles se trouvaient parmi celles qui n'ont plus à craindre les entreprises galantes du sexe fort.

Je n'envisagerai donc que la signification généralement admise de cette grève : réduire les naissances ; c'est à dire : refuser à l'Etat l'immortable armée des exploités, n'engendrer que des êtres susceptibles d'être nourris, vêtus et logés. Les féministes, embolant le pas à Paul Robin, ont fait de cette grève des ventres leur principale arme de guerre. Je reconnais parfaitement qu'une femme a le droit de vouloir ou non des enfants. Il y a là un sentiment intime dans lequel nous n'avons rien à voir. C'est affaire à celle qui subit toutes les souffrances de la conception et de l'enfantement. La connaissance scientifique et très approfondie de son corps, la conscience largement développée de son individualité, donneront à la femme un souci appréciable dans la fonction la plus importante de son être.

Mais la grève des ventres est une autre chanson et son résultat paraît très discuté. Le salaire étant à peu près basé sur les besoins strictement calculés, l'ouvrier, après la grève en question, crèvera de faim avec un seul enfant ou deux, comme il le faisait avec une progéniture plus nombreuse. Avant même d'en discuter les résultats, n'importe-t-il pas de se demander si pareille grève se trouve pratiquement réalisable ? Je le conteste très vivement. Dans la bourgeoisie, la grève des ventres a été la conséquence logique du souci de ne pas diviser l'héritage. Les femmes disposent d'assez de temps, de soins et de conseils, pour réussir à tirer des relations sexuelles plus de plaisir que de souffrances et d'ennuis. Dans le prolétariat, quelle est la femme qui n'a pas le désir de faire grève ? Les filles-mères ne sont pas de leur plein gré. Avant d'affronter le mépris de tous et d'être mise dans l'impossibilité matérielle de subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant, l'abandonnée n'a-t-elle pas tenté de se débarrasser de ce qui pour elle allait devenir une tare ? Dans les ménages l'annonce d'une nouvelle grossesse ne répand pas précisément la joie. Prêtez l'oreille aux petites histoires qui courent les quartiers et vous constaterez que, malgré la sévérité des lois, bien des mioches, qui jouent sous vos yeux, ont la vie plus dure qu'on ne le pourrait penser.

Les partisans de la grève des ventres ont découvert un moyen d'émancipation qui se pratique presque ouvertement depuis longtemps et qui n'a pas changé grand-chose à notre situation. Ce qui manque, c'est la possibilité d'employer les méthodes préservatrices. Nous retombons dans le cercle vicieux : avec plus de bien-être, plus de temps, plus d'éducation, les individus pourraient échapper pour une grande part à la tyrannie de l'Etat. Mais pour obtenir ce bien-être ? Le problème social subsiste dans son intégralité.

Cet argent, devenu commun, servirait à faire les premiers frais ; frais qui consisteraient : 1° à payer quelques mois de location du terrain sur lequel nous serons établis ; 2° à l'achat du matériel nécessaire ; 3° à constituer un fond de réserve afin de parer aux premières exigences des fournisseurs. Puis, pour la forme, nous nommerons parmi vous un conseil d'administration ; mais n'oubliez pas que je tiens à assumer seuls les charges de la direction, me connaissant assez d'astuce pour vous mener dans les voies qui conduisent à la complète réussite.

Nous entreprendrions tous travaux qu'elles qu'en soient l'importance ou la difficulté, notre rôle, à vous, consisterait à diriger ces travaux

Henri DUCHMANN.

UNE EXPOSITION

Encore qu'à l'instar des animaux dont parle le vieux fabuliste la Fontaine j'ignore tout des choses de l'art pictural, il me plaît parler ici d'une petite phalange d'artistes qui tient ses assises, pour l'instant, à la galerie Weil, 25, rue Victor-Massé.

Il me plaît d'autant plus de signaler l'exposition de MM. Dufy, Duparque, Juste et Toront qu'il y a là des choses vraiment à voir. Ces peintres sont des jeunes, tant par l'âge que par la facture. C'est dire qu'ils procèdent en dehors de tout canon scolastique, avec seuls pour guides le souci de la vérité et l'amour du beau ; non du beau selon feu Gérôme, ou cet autre Bouguereau — de tourle, — mais du beau tel que le montre, tel que le fait la vie.

Voici des vues marines des coins marseillais de M. Raoul Dufy. Là, point de *chiqué*, la majesté sereine de la mer ou la ville dans son ardeur de soleil, son nimbe de ciel azuré.

C'est ensuite des études de M. Duparque, l'*Orange sur la Seine*, *Effet de soleil au pont Louis-Philippe*, etc., des études qui font de leur auteur un des fervents du paysage parisien, de ce paysage au ciel non pareil à dit quelqu'un avec un certain sentiment de justesse.

M. René Juste dans *Coin de village en Normandie*, *Maisons au bord de la Somme*, etc., manifeste un amour de la campagne, un souci d'exactitude appréciables. Si tant est que la nature se puisse transporter sur une toile, ce peintre y a réussi.

J'ai gardé pour la fin cet Espagnol qui peint la Bretagne comme s'il s'agissait d'un pays qui fut sien, au milieu duquel il eut vécu toute sa vie. Toront, d'ailleurs, n'est pas un inconnu, ses *Eglises espagnoles*, son *Adoration du Christ* et bien d'autres choses ont dit son nom et son talent. La Bretagne qu'il nous montre présentement, c'est celle que chante Yann Nibor, c'est la Bretagne qui boit et prie, qui s'identifie aux prêches du curé Le Braz comme au complot du « chand d'vin ». Voici le *Pardon*, *Avant la messe*, *Femmes sur la plage* où se voient les brutes pieuses qui, pour la croisade fécale, marchent sous l'incitation des de Mun de bas étage ou injurient les femmes libre-penseuses en leur nasillant des romances composées par Gustave Toudouze ce « pied » qui, étiqueté républicain, n'hésite point à s'allier, dans le but de soigner sa popularité, aux assommeurs alcool-catholiques.

J'ai ici, un amical reproche à adresser à Toront. Quelque soit le souci qu'il ait de reproduire les laideurs qu'il a vu en Bretagne, il devrait savoir qu'il n'y a pas au pays d'Armor que des ânes bêtes, des acéphales ou des adorateurs du Christ, ce qui est tout un. Les pêcheurs qui s'enivrent et chantent des cantiques, n'auraient dû l'empêcher de voir aussi ceux qui lisent, sont syndiqués et luttent pour le libre-pensée. J'aurais voulu qu'à côté des participants aux parades, Toront nous donnât quelques scènes, quelques pages du mouvement ouvrier et révolutionnaire de Lorient ou de Brest. Les métallurgistes d'Hennebont, sont autrement beaux, qui s'insurgent pour faire cesser l'exploitation capitaliste que le troupeau bléant et érucant des processionnaires ; la reproduction des traits d'un militant comme le brave camarade Querrien, de Brest, mort à la peine d'avoir lutté pour la cause sociale, est d'un autre enseignement que la fixation des traits sur la toile d'un électeur à Kerguezec.

Les bretons qui s'habillent comme Botrel sont, peut-être, superbes en leurs habits brodés, en leurs poses extatiques aux pieds des calvaires ; mais la rue des grévistes lorientais contre la prison qui détient quelques-uns d'entre eux n'est pas sans grandeur. C'est cette grandeur que je demande à Toront de nous traduire prochainement.

Ne désespérons point. Toront qui est un sincère nous doit une Bretagne libérée et rationaliste. Dans une autre exposition, il nous la montrera. Et, ce jour nous le pourrions remercier d'avoir, lui aussi, contribué à l'émancipation du breton ; au relèvement moral d'un pays presque tout entier encore courbé sous le joug du prêtre et du patron.

Louis Grandidier.

Coopérative de Construction

Il faudrait pourtant bien s'entendre une fois pour toutes, et ne pas continuer de jouer ainsi avec les mots ; en leur prêtant une signification contraire à celle que chacun d'eux doit avoir.

Voyez, par exemple, le mot : Coopérative. A-il été assez souvent, et n'est-il pas encore continuellement détourné de son véritable sens. ? de la vraie conception qu'il représente ? On pourra du reste s'en convaincre par le fait suivant, qui montre combien vite sont épuisées par une foule de gens, les dénominations susceptibles d'être d'un bon rapport.

Un intrigant quelconque a l'intention bien arrêtée de faire fortune coûte que coûte. Le voilà donc aussitôt à la recherche d'ambitieux de son espèce, possédant comme lui quelques billets de banque. Puis, ayant découvert les individus capables de le comprendre et de l'approuver, leur tient à peu près ce langage : « Nous voilà réunis une vingtaine en cet endroit. Nos idées, probablement ne sont pas les mêmes, ne nous étant jamais consultés à ce sujet. Certaines de nos aspirations peuvent différer, tant en ce qui concerne le luxe, le plaisir ou autre chose encore. Mais le point de vue vers lequel convergent et convergeront tous nos efforts est, à n'en point douter celui d'accumuler des capitaux, (Approbation unanime). Nous avons tout le culte de l'autorité, le sentiment de la discipline, le respect des préjugés ; et, certainement aussi, assez peu de scrupules pour n'avoir pas la faiblesse de nous arrêter à une vulgaire considération d'amour-propre qui nous ferait user de bienveillance et de camaraderie envers nos futurs subordonnés, ce qui, fatalement, nous conduirait à un échec. Car, mes amis, vous ne ignorez pas, il ne suffit pas de travailler avec courage, avec acharnement, pour arriver à quelque chose (je veux dire à la fortune), il faut aussi et surtout faire travailler.

Donc, voici le plan que j'ai dressé, auquel je crois, peu de lignes seront à modifier. Nous allons fonder une société à capital et personnel variables. Les quelques sous que nous possédons seront versés dans une caisse spéciale et chacun de nous aura en échange autant d'actions qu'il aura versé de fois cent francs.

Cet argent, devenu commun, servira à faire les premiers frais ; frais qui consisteront : 1° à payer quelques mois de location du terrain sur lequel nous serons établis ; 2° à l'achat du matériel nécessaire ; 3° à constituer un fond de réserve afin de parer aux premières exigences des fournisseurs. Puis, pour la forme, nous nommerons parmi vous un conseil d'administration ; mais n'oubliez pas que je tiens à assumer seuls les charges de la direction, me connaissant assez d'astuce pour vous mener dans les voies qui conduisent à la complète réussite.

Nous entreprendrions tous travaux qu'elles qu'en soient l'importance ou la difficulté, notre rôle, à vous, consisterait à diriger ces travaux

à l'atelier comme en ville. Nous embaucherons autant d'ouvriers que la nécessité nous fera un devoir de le faire, et, à vous, incombera la tâche de faire l'impossible pour obtenir de vos collaborateurs subalternes toute la somme de rendement qu'il sera humainement et même inhumainement possible de tirer de leurs efforts.

Parmi nos auxiliaires, nous aurons la faculté d'en choisir quelques-uns que nous jugerons aptes à vous secourir inconsciemment (si le besoin s'en fait sentir) ; en prenant au sérieux leur place de chefs d'équipe, et faisant, par conséquent, trimer dur et ferme, leurs camarades de misère. Faites en sorte surtout de toujours faire commencer et quitter sur quitter l'insistance pas bien juste à la minute. A déjeuner ne prenez que strictement l'heure réglementaire. Inutile de dire qu'il serait insensé de déranger le personnel en dehors des heures fixées. Puis, un bon conseil, pendant le travail, agissez toujours comme si l'on vous attendait ailleurs pour faire autre chose. Ainsi faisant nos ambitions seront tôt satisfaites. Mais, pour masquer nos desseins, afin d'étendre un voile épais devant les yeux de ceux qui seraient susceptibles de regarder ce que nous seuls devons voir, et qu'alors il leur serait loisible de critiquer notre façon d'opérer, nous prendrons le titre de : *Société Coopérative de production*, titre bien choisi pour donner le change et nous permettre de courir tranquillement vers la fortune sans souci des douleurs des victimes que nous sèmerons sur notre route.

Par cet inqualifiable procédé nous trouvons aujourd'hui des sociétés coopératives qu'il serait plus juste d'appeler : Associations, capitalistes (j'allais dire de malfaiteurs, dans le vrai sens du mot alors) qui, en dix ans, ont trouvé le moyen d'avoir dans leur sein un directeur millionnaire, possédant château en banlieue et immeubles dans Paris, puis des actionnaires dont le plus pauvre pourrait incontestablement vivre de rentes ainsi amassées. Quant à ceux qui travaillaient sous le jong de ces individus, ont été assez simples pour donner sans compter et leurs sueurs et leur savoir ; ils sont, ma foi, tout aussi avancés que s'ils avaient produit chez un exploiteur quelconque. Eh bien, non, assurément ! si c'était là la signification véritable du mot Coopération, de la coopération proprement dite, ce ne serait pas la peine de se donner tant de mal pour n'arriver par ce fait qu'à imiter les bourgeois les plus rapaces ! Mais l'expérience qu'il ne faut pas se lasser de tenter, expérience qui serait d'un salutaire exemple en cas de réussite, c'est la fondation d'une coopération, d'une vraie celle-là, qui ne serait nue par aucun moyen autoritaire, composée et organisée par une poignée d'hommes énergiques, animés de sentiments empreints de la plus parfaite cordialité, n'entreprenant des travaux que pour eux-mêmes, n'étant par conséquent aucunement exploités, ayant la seule prétention de vivre en travaillant, mais s'affranchissant ainsi du patron, du contre-maître, du chef d'équipe et du commis (cette nouvelle plaie sociale dont est affligé le salarié), ces coopérateurs conscients montreraient par là ce dont seraient capables les individus ayant l'esprit libéré des erreurs ancestrales.

Ainsi comprise, la coopérative serait, à mon sens, la forme d'émancipation la plus sensible qu'il soit possible d'obtenir en régime capitaliste en attendant la fin de toutes les exploitations et la chute définitive de toutes les oppressions.

Alfred Bouchard.

Enquête sur les tendances actuelles de l'anarchisme (1)

Les questions posées sont : 1° Qu'entendez-vous par anarchie ? ; 2° Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? ; 3° Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? ; 4° Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? ; 5° Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupements dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ; 6° Considérez-vous qu'une alliance analogue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? ; 7° Si vous vous êtes éloigné de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont fait agir ? ; 8° Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? ; 9° Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appelé ?

GERARD HENNAIRE

de l'insurgé de Liège (Belgique).
Camarade Marestan,

Quoique je sois un obscur convaincu, je viens prendre ma place à ce congrès par écrit, au milieu de cette élite de l'intelligence que vous avez convoquée. Permettez-moi d'abord une remarque d'ordre général : en France, nos camarades travaillent ferme, on discute beaucoup et l'on est arrivé présentement à douter les uns et les autres de ce que doit être l'action anarchiste. Chaque chapelle prétend posséder les meilleurs moyens et la seule vérité. En Belgique, c'est autre chose : le parti socialiste fortement organisé centralise, absorbant presque entièrement la propagande d'avant-garde, les rares compagnons qui luttent sont peu secondés ; il y a l'avachissement, l'inertie qui règne. Somme toute, il y a partout, peu de volonté, beaucoup de convictions, très peu d'actes, pas d'entente et pas de cohésion.

Inertie, veulerie, avachissement, c'est tout. Au questionnaire maintenant.

1° J'entends par anarchie l'état d'une société où chaque individu peut satisfaire à tout moment ses besoins, physiques, moraux, intellectuels.

2° Pour arriver à constituer cet idéal, seuls les groupements peuvent en être la base. Le groupement serait composé d'individus unis pour accomplir telle ou telle besogne, nécessairement reconnue utile par les individus composant le groupement.

Il se produirait certainement des individus préférant s'accommoder de ceci plutôt que de cela. De là nombreux groupements, accomplissant des besognes analogues, voire même identiques.

Respectueux de leurs libertés réciproques, aucune contrainte ne viendrait s'imposer.

Les groupements pourraient donc suffire sur une étendue relative. Mais des questions d'ordre ou de faits généraux se produiraient. Nous arriverions donc à la Fédération et à la Confédération. Cette forme de centralisation ne pourrait exister que pour un temps relatif quand à la cause qui nécessiterait cette centralisation.

Fédération et Confédération ne devraient être que d'ordre techniques, je veux dire soit de production, de consommation, intellectuelle ou scientifique, etc., etc.. Cela permettrait aux aptitudes particulières de se faire jour en évitant les parasites, fonctionnaires et surtout les indispensables.

En résumé, autonomie de l'individu dans le groupe, du groupe dans la Fédération, de la Fédération dans la Confédération.

Pas de permanence, cohésion quand la nécessité s'impose.

3° Je place les causes de la question sociale dans cet ordre économique, politique, intellectuelle, religieuse.

La cause économique devrait disparaître la première faisant place à une organisation de travail, où la répartition des produits serait de plus en plus équitable. Après nous être débarrassés des parasites, les exploités.

Mais on s'apercevra qu'il reste encore des parasites, ceux de la bureaucratie, du fonctionnarisme, des religions. C'est la cause politique, la centralisation. Etat qui disparaît faisant place aux groupements d'individus plus aptes et plus conscients. Les parasites viendront alors se fonder dans les groupements de production.

Avec l'Etat s'écroulera l'enseignement officiel qui est dépendant de cette centralisation.

Enfin la cause religieuse disparaît la dernière, elle est la plus tenace, la plus ancienne, elle a ses racines dans le cerveau, dans la pensée, c'est une tare laissée par les générations. Il faut un cerveau ayant largement étudié les causes de l'univers pour effacer le doute que l'on recule sans cesse et qui subsiste quand même.

4° Les causes de la question sociale sont complexes, les moyens d'action doivent être également : seul, le propagandiste conscient sait agir, mais il est plus ardent s'il se sent secondé, si vient retremper son énergie au milieu de camarades lutant aussi.

Le groupement s'impose contre la cause économique : sabotage et syndicat avec la grève générale révolutionnaire ; coopération de production et de consommation en évitant surtout de créer les indispensables et les fonctionnaires de Cercles de Libre Pensée, d'Etudes, bibliothèques, conférences, causeries, U. P. Elimination absolue d'individus voulant user de leur influence pour obtenir ceci ou cela des Pouvoirs publics. Chacun sait que les Pouvoirs publics ne lâchent les réformes que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent reculer.

Partout action directe de la masse réagissant par elle-même sur les causes qui l'oppriment : c'est le seul apprentissage d'hommes voulant faire leurs affaires eux-mêmes.

5° L'alliance est possible sur les terrains économique et politique, ou bien alors ces camarades ne sont pas anarchistes, sur le terrain intellectuel et religieux dont les causes me semble devoir disparaître dans un avenir plus éloigné, l'alliance est difficile sinon impossible.

Les camarades végétariens ou naturalistes, etc. ne sont pas des adversaires redoutables, ils tentent comme nous à faire disparaître l'exploitation et le parasitisme, leurs idées philosophiques ne peuvent avoir aucune portée sociale. Tout concours à un progrès vers moins d'efforts, plus de bien-être et non le retour à l'âge des cavernes. Je contais en passant une anecdote que les végétariens peuvent méditer s'ils ne la connaissent pas.

Elie Reclus disait en compagnie d'un végétarien : ce dernier expliquant son horreur du sang, sa souffrance à la vue d'un animal qu'on égorge, etc., etc. La conversation tombe, d'une chose à l'autre, aux objets usuels. Reclus dit tout à coup : « Quelle belle paire de bottines vous avez là ; ce n'est pas un bottier qui vous a fait ça ; elles ont l'air souple.

— Comment, mais si, répond le végétarien, c'est mon bottier. Qui voulez-vous que ça soit ? Vous ne voyez pas que c'est du veau ?

— Comment, vous dites, c'est... c'est du veau... Oh ! la pauvre bête ; répond Reclus.

6° L'alliance est possible sur le terrain économique, élimination faite des politiciens. En écartant la tutelle des travaux publics, tout au moins.

8° Mettre mon idéal le plus possible en rapport avec mes actes. Vivre en libertaire avec ceux qui m'entourent et avec lesquels je suis en rapport. Eviter d'exploiter autrui ou de contribuer à son exploitation. Tout individu ayant un métier qu'il peut exercer sans le concours du patronat doit essayer de s'affranchir de cette tutelle ; s'il a besoin des camarades, qu'il en fasse ses compagnons, ses égaux, et non pas des exploités. On arriverait ainsi à un groupe de production.

9° Pour moi l'anarchisme reste ce qu'il était. Il ne peut pas être un parti sans tomber à réglement, à contrainte. Il restera ce qu'il est, en dépit des théories savantistes des snobs de l'anarchie.

Agissons tous sur tous les terrains, dans tous les groupements, au lieu de nous avachir et de nous quereller sur des mots. On arrive à l'outrance, non à celle qui fait naître les circonstances capables de changer la face de la société, mais à cette outrance fantaisiste qui arrête les plus beaux élan et font de la société une chose inerte, incapable d'agir.

Si nous ne saisissons pas les moyens pratiques pour arriver à faire des individus conscients, le troupeau des moutons existera toujours. Nous ne serons jamais qu'une poignée de convaincus, servant de chasse-pierre au parti politique le plus avancé.

En résumé, action directe de la masse, action des groupes et propagande dans les groupes.

COMMUNICATIONS

Syndicat général de la Cordonnerie. Dimanche 14 février à 2 h. 1/2 de l'après-midi, réunion conférence de propagande, Bourse du Travail, rue du Chateaud'Eau.

L'Education libre du 2^e, 26 rue Chapon. — Ouvert tous les mercredis de 8 h à 10 h. du soir, dimanche de h. amidi.

Prochainement, conférence sur le radium.

Causeries Populaires du 5^e. — Salle Martial, 68 rue Lhomond, à 8 h. 1/2 du soir. — Vendredi 12 février. — G. Rousseau. Vingt-cinq ans de Révolution (Histoire Contemporaine). — Vendredi 19 février. Paraf-Javal. Physique artistique : I La Couleur avec expériences.

L'Action Théâtrale. — Réceptions Vendredi 12 février, 56 rue Mouffetard, Pianiste, orchestre, mandolinistes, à la disposition des groupes.

Envoyer la correspondance à M. Sandrin, 11 impasse Cœur-de-Veu, Paris, XIV^e.

Les Causeries Populaires des V^e, X^e et XVIII^e rappellent aux camarades que la visite au musée

de Saint-Germain dirigée par le camarade Vergal a lieu dimanche 14 février et que le rendez-vous est donné à la gare St-Lazare, salle des Pas-perdus au premier étage à 9 h. 1/2 afin de profiter de la réduction.

Les Causeries Populaires des X^e et XI^e, cité d'Angoulême 5. — Samedi 13 février 1904 à 8 h. 1/2, causerie sociologique. — Mercredi 17 février 1904, à 8 h. 1/2, causerie sur la virginité considérée au point de vue scientifique. Réponse à la causerie du camarade Narceau.

Les Causeries populaires du XVIII^e, 30 rue Muller. — Vendredi 12 février 1904 à 9 h. cours d'espagnol. — Lundi 15 février 1904 à 8 h. 1/2 conférence par Paraf-Javal sur l'organisation du Bonheur.

L'Aube sociale, 35, rue Gaulhey (dans l'avenue de Clichy) (17^e). — Vendredi, 12 février, Amyot du théâtre Antoine : La Liberté au théâtre ; mercredi, 17 février, causerie entre camarades : Léon Cladel et son œuvre par le camarade Gonou.

SAINT-DENIS. — La Raison, 15, rue de la Boulangerie. — Vendredi 12 courant, à 8 h. 1/2, discussion sur la régénération humaine, par Mme Anna d'Arnowskaia.

LILLE. — Les camarades de Lille sont priés de se trouver aux réunions du groupe qui ont lieu rue du Bourdeau 38. Questions importantes pour le samedi 13 février. Le camarade Emile Paul, du groupe de Lille désirent trouver des partisans des journaux pour tous pour envoyer journaux et brochures dans le Nord et le Pas-de-Calais. Lui envoyer fonds, journaux, brochures et principalement adresse rue du Bourdeau, 38.

LYON. — Groupe d'art social. — Tous les camarades sont invités à la soirée familiale privée le samedi 13 février, à 8 h. 11/2 du soir, salle Borda, rue Paul Bert, 17. Le camarade Francis Prost y traitera : 1^o Pourquoi il a créé le syndicat des irréguliers du travail ; 2^o but et moyen d'action de cette organisation ; 3^o les causes de sa non-réussite. Entrée libre.

LIMOGES. — Les camarades sont informés qu'une réunion aura lieu dimanche 14 courant à 10 heures du matin, chez Guillard, 18, rue du Chinchauvaud.

TRELAZE. — Les camarades sont priés de remettre leurs journaux, une fois lus, au camarade Hamelin qui les expédiera aux adresses qu'on voudra bien lui donner ou aux instituteurs et institutrices des communes de Maine-et-Loire.

Ces envois nécessiteront quelques frais. Les camarades qui voudront y participer pour 15 centimes par mois n'auront qu'à le dire à Hamelin qui les inscrira et les tiendra au courant des recettes et des dépenses.

MARSEILLE. — Le Milieu libre de Provence. — Dimanche réunion à 6 heures ; à 9 heures grande soirée familiale. Les camarades sont informés que sous peu nous allons faire paraître une brochure intitulée : Communisme et Milieux libres. Il en sera envoyé autant d'exemplaires que la somme de 0 fr. 10 aura été autant de fois souscrite.

Pour les commandes, écrire au Milieu Libre de Provence, rue d'Aubagne, 11, Marseille.

— Groupe Les Libertaires. — Les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu jeudi 18 courant, à 9 heures du soir, au bar Frédéric, rue d'Aubagne, pour les dernières dispositions à prendre pour les conférences de nos amis Louise Michel-Girault. Les camarades de Saint-Louis sont spécialement convoqués.

Samedi 20 courant, tous les lecteurs du Libéraire, Temps Nouveaux et l'Homme Libre sont convoqués à une réunion qui aura lieu au bar Frédéric à 9 heures du soir.

Question de propagande.

PETITE CORRESPONDANCE

Eliacin, Vezian. — Martin de Bourges demande une réponse. Ne point mettre le titre du groupe sur l'enveloppe.

Demande à Eugène Lericiolais pourquoi n'a-t-il pas répondu à la lettre des camarades de Bourges au sujet de son projet de nouvelle propagande puisqu'il ne l'a pas indiqué dans le Libéraire.

Pour répondre s'adresser à Martin Eug., avenue Nationale, 20, à Bourges.

J. P., Marseille. — Rien reçu.

Henry Bailly. — La Chaix de Fonds demande si Baron a habité New-York en 1885-1886, Bickerstreet. Il désirerait entrer en correspondance avec lui.

3 février. — Prénom : Rebij. Nom : Krbtz. Numéro : fiskd. Ville : hljltre. Je n'ai pu lire le reste.

GUERDAI.

Alfred Paul demande l'adresse du camarade Graverand, Grand Quai, 23, Le Havre.

Reçu par la Colonie d'Aiglemont :

Instituteur et instituteur de Lacroix (Constantine).....	5 »
Leroux, instituteur (La Calle).....	1 »
Deleuze, école Normale (Constantine).....	3 »
Clais, école Normale (Constantine).....	1 »
Liste Sergent, architecte (Valeureux).....	22 »
Darhlon (Limoges).....	14 75
Leroy (Balain).....	8 25
Anonyme.....	10 »
Liste Macqueron.....	4 »
Guillet (Domarin).....	5 »
Total.....	Fr. 74 »

Merci à tous.

FORTUNE.

COMPAGNIE P.-L.-M.

Cartes de circulation à demi-place sur le réseau P. L. M. et sur les autres grands réseaux français.

La Compagnie délivre des cartes nominatives et personnelles donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif entre toutes les gares soit des sept grands réseaux (P.L.-M. algérien et Petite Ceinture exceptés), soit de trois de ces réseaux, soit, enfin, d'un seul réseau, moyennant le paiement préalable des prix suivants :

Pour un réseau (valables un an et pour) : toutes classes, 240 fr. ; 2^e et 3^e classes, 160 fr. ; 3^e cl., 100 fr. Valables six mois et pour : toutes classes.

En Vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Mahla, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlau)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (P. Kropotkine)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0 15
La Substance Universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution par Michel Zévaco : Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 10	0 15
Leurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bana) préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Marchand-Fachodet (L. Guétant)	0 25	0 30
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le Paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Ghaugli)	0 15	0 20
L'Art et la société (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Education libertaire (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Etévant (1 ^{re})	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux)	0 25	0 30
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps nouveaux (Kropotkine)	0 25	0 30
Pages d'histoire (Tcherkesof)	0 25	0 30
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkine)	1 00	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Eléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat)	3 00	3 50
1 vol. in-8 ^e 500 p.	4 »	4 60
Du Rêve à l'Action, poésies par H. E. Droz ; 1 vol. in-8 ^e 300 p.	0 75	0 85
En Révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato.	2 25	2 75
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	1 25	1 75
Paroles d'un révolté (P. Kropotkine)	0 20	0 30
La Grève générale révolutionnaire (E. Girault), couverture de J. Hénault.	0 10	0 15
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La « Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 15	0 20
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 15	0 20
La Femme dans le U. P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughli)	0 10	0 15

Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Ellitzbacher)	3 »	3 50
Les tablettes d'un lézard, (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3 »	3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3 »
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein	2 »	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1 00
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Harnriot	0 20	0 30
Véhémentement (poésies) (A. Veidaux)	1 »	1 60
La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidaux)	1 50	2 »
Guerre et militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3 »	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3 »	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule)	3 »	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3 »	3 50
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Les préloiriers et la congrégation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
A bas la caserne ! (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Le peuple du 21 ^e siècle (Urbain Gohier)	3 »	3 50
La Guerre économique (Paul Louis)	3 »	3 50
Histoire du socialisme français (Paul Louis)	3 »	3 50
Le Temple enseveli (M. Maeterlinck)	3 »	3 50
La Vie des abeilles (M. Maeterlinck)	3 »	3 50
La Sagesse et la Destinée (M. Maeterlinck)	3 »	3 50
La Chanson des gueux (Jean Richepin)	3 »	3 50
Les Blasphèmes (Jean Richepin)	3 »	3 50
Bilatéral (J. H. Rosny)	3 »	3 50
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3 »	3 50
Jacques Vingtras (Jules Vallès)	3 »	3 50
Le Bachelier (Jules Vallès)	3 »	3 50
L'Insurgé	3 »	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola)	3 »	3 50
20 vol. chaque	3 »	3 50
Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
Les Quatre évangiles : Récondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
Sous le Sabre (Jean Ajalbert)	3 »	3 50
Souvenirs d'un évadé de Nouméa (Ach. Baillière)	3 »	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert)	3 »	3 50
Œuvres sociales de Channing (trad. intr. de Ed. Laboulaye)	3 »	3 50
Théories sociales et politiques (Ern. Charles)	3 »	3 50

Praticiens politiques (1870-1899) (Ern. Charles)	3 »	3 50
Le Clericalisme de 1789 à 1870 (Ern. Clairin)	3 »	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les Quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine (Confucius et Mencius), trad. par Paul-thier	3 »	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3 »	3 50
Sous le burnous (Hector France)	3 »	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Ame de demain (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Artifice nationaliste (Eug. Fournière)	3 »	3 50
La Prostitution (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Police (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Traite des Vierges (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Comédie socialiste (Yves Guyot)	3 »	3 50
Le Bilan social et politique de l'Eglise (Yves Guyot)	3 »	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3 »	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3 »	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Leguë)	3 »	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizski	3 »	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3 »	3 50
L'Ame nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3 »	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des Caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3 »	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3 »	3 50
Les Lois scolérales de 1893-1894 (Fr. de Pressencé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

Ces Messieurs (G. Ancey. Comédie en 5 actes (interdite)	3 »	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Delcaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3 »	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2 »
Les Tisserands (Gerhardt Hauptmann trad. de Jean Thorel ; drame en 5 actes)	3 50	4 »
Les Mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2 »
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3 »	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 70	2 »
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2 »
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1 »
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1 »
Thérèse Raquin (Em. Zola), 4 actes	1 80	2 »

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Œuvres de Fréd. Nietzsche : Pages choisies, publiées par Henri Albert, portrait gravé par J. Ty-laire	3 »	3 50
Humain, trop humain (1 ^{re} partie), trad. par A. M. Desrousseaux	3 »	3 50
Le Voyageur et son Ombre (2 ^e partie de Humain trop Humain (tr. H. Albert)	3 »	3 50
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert)	3 »	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3 »	3 50

La Généalogie de la morale (de)	3 »	3 50
Par delà le Bien et le Mal (trad. Weisopp et G. Art)	7 »	7 60
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50	6 »	6 60
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3 »	3 50
La Morale de Nietzsche (P. Lasserre)	3 »	3 50
L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient (Archag-Tchobanton), introduction d'Anatole France	1 »	1 20
Le Trésor des Humbles (Maurice Materinck)	3 »	3 50
Les Massacres d'Arménie	3 »	3 50